

Chaleur et poussière

Londres, 23 juillet 1938

Georgie était assise, les yeux fixés sur le chandelier aux lumières chatoyantes. Elle repéra quelques toiles d'araignée oubliées par le personnel de ménage, qui avait officié avant le bal de ce soir. La glorieuse réputation du Ritz londonien restait intacte, mais cet endroit renommé s'était peut-être légèrement dégradé. Comme quoi, la saleté et la poussière atteignaient même les riches. C'était une évidence... étrangement réconfortante. Si cet endroit chic, qui s'apparentait à un rêve quand elle était petite, cachait sa vraie nature derrière une façade, alors quantité de gens en faisaient peut-être de même.

Peut-être la majorité de l'assemblée peuplant cette salle de bal ?

À cette pensée, son sentiment d'imposture se fit moins pesant. Elle s'agita sur son tabouret de bar pour calmer ses incessantes bouffées de chaleur. Le barman croisa son regard. Elle lui sourit avec douceur, afin de ne pas donner l'impression d'être esseulée. Car ce n'était pas le cas.

Malgré tout, il la contempla avec compassion. Clairvoyant. Mais peut-être que le reste de la salle n'avait pas remarqué sa gêne... Et pourtant. La bretelle de sa robe, prêtée par une cousine qui faisait une taille de moins, sciait son épaule. Ses chaussures compressaient ses orteils, mordaient sa chair et

l'avaient fait doublement souffrir quand elle avait enduré une valse dans les bras du don Juan du bureau, qui avait deux pieds gauches. Elle avait réussi à s'excuser après une longue et douloureuse danse, et avait battu en retraite au bar. Elle s'y trouvait depuis, un Martini dans les mains.

La piste de danse était à nouveau remplie : les correspondants se mêlaient aux journalistes et aux photographes. Les rédacteurs en chef et leur femme virevoltaient dans le bavardage étourdissant de ces manieurs de mots qui refaisaient le monde autour d'une table.

Le bal d'été des journalistes était l'occasion pour les journalistes londoniens les plus endurcis de se laisser aller, juste pour une nuit. Ils oubliaient la rivalité frémissante de Fleet Street, siège de l'information, de l'exclusivité et des gros titres. Georgie trouvait l'ambiance enivrante, mais pas autant que le cocktail très fort préparé par le barman qui, dans un élan de pitié, y avait ajouté une double dose de vodka. La musique et la chaleur lui faisaient tourner la tête, mais elle appréciait trop le spectacle pour partir.

— Vous ne dansez pas ?

Georgie tourna la tête en direction de la voix qui l'interpellait, ses boucles blondes et courtes se balançant dans un mouvement brusque. Un instant, elle se demanda s'il s'agissait du don Juan qui l'invitait de nouveau à danser, mais la voix lui était inconnue. Quand ses yeux se posèrent sur son propriétaire, elle nota qu'il souriait à peine. D'un signe du menton, elle désigna ses pieds, perchés sur le barreau du haut tabouret.

— Ce ne serait pas de refus, mais mes chaussures s'y opposent formellement.

— Oh, répondit-il en s'accoudant au bar, l'index levé à l'attention du barman.

Rien de plus. Deux options : sa réplique lui avait paru amère, ou il n'avait fait preuve que de politesse en l'invitant et ne comptait pas insister. Georgie continua donc à observer des danseurs. Pourtant, quelque chose la poussa à lui jeter un coup

d'œil. Il était grand, mince et semblait étonnamment à l'aise dans son smoking de soirée. Il sembla réaliser qu'elle l'observait et, saisissant son propre cocktail, il se tourna face à elle.

— Êtes-vous l'invitée de quelqu'un ?

Il ne réalisait pas à quel point il se montrait désagréable. Toute autre femme l'aurait considéré comme impoli, mais cela n'eut aucun impact sur l'armure sans faille que Georgie s'était construite. *Me voit-il comme une imposture ? Une intruse qui n'a rien à faire ici, dans le monde du journalisme ?* À cette idée, elle ressentit une pointe d'irritation qui s'évanouit pour laisser place à son sens de l'humour pétillant.

— Non, je suis ici avec mon patron. Je travaille au *Chronicle*.

— Oh.

Cette fois, le « Oh » était plus engageant.

— De qui êtes-vous la secrétaire ?

Parmi sa réserve inépuisable de sourires à arborer selon la situation, Georgie choisit celui qui dissimulait le mieux son mépris.

— Je travaille avec Henry Peters.

Quelle que soit l'identité de ce jeune homme, il était impossible qu'il ne connaisse pas le nom d'un des hommes les plus vénérés de Fleet Street, et qui travaillait au service Étranger du *Chronicle*.

— Oh, répéta son interlocuteur.

N'avait-il que ce mot à la bouche ? Il ne pouvait être journaliste, avec si peu de vocabulaire !

— Et vous ? demanda-t-elle, les yeux rivés sur son Martini comme si celui-ci était nettement plus intéressant que son interlocuteur.

Elle n'était pas d'humeur à flatter son ego, mais l'alcool la rendait espiègle.

— J'écris pour le *Telegraph*, répondit-il en bombant le torse. Service Étranger.

Tout en lui, l'intonation de sa voix, son attitude et sa tenue, montrait qu'il sortait tout droit d'une école privée réputée.

— Oh, répliqua Georgie.

Après tout, elle aussi pouvait jouer à ce petit jeu.

Ils se mirent à contempler la piste de danse. Le silence pesait sur eux comme un brouillard épais et glacial.

— Inhabituel, de voir tant de journalistes en compagnie de leur épouse, dit finalement Georgie, quand le brouillard commença à devenir étouffant. C'est pour ça qu'ils sont irréprochables ou qu'ils sourient.

Elle le regarda, pour voir s'il appréciait la pointe d'humour. Un grognement bourru lui indiqua le contraire. Pourtant, il ne semblait pas décidé à partir.

— Le mariage ne vous tente pas ? insista-t-elle, après avoir noté qu'il ne portait pas d'alliance.

Elle le faisait rôti à petit feu et ressentit une brève culpabilité de constater à quel point cela l'amusait.

Il la regarda d'un air hautain, avant de prendre la parole d'un ton résolu.

— Moi ? Oh non. J'ignore comment un journaliste sérieux pourrait l'envisager. Pas en ce moment, pas dans le monde dans lequel nous vivons. Une épouse ne peut pas voyager à l'étranger. Ni aucune femme, d'ailleurs. Ce n'est pas leur place.

Ses yeux bleus et durs reflétaient son intense conviction.

— Vraiment ?

Georgie voulait le pousser dans ses retranchements. D'une secousse violente. En le menaçant avec un objet pointu, tant qu'à faire.

— Vous n'êtes donc pas un grand fan de Martha Gellhorn, *a priori*.

— La fiancée d'Hemingway ?

Cette façon présomptueuse de la réduire à ça aurait attisé la colère de la célèbre correspondante. C'était ce que ressentait Georgie, en tout cas.

— Je suis certaine que Miss Gellhorn vous en voudrait d'affirmer qu'elle écrit dans l'ombre d'Ernest.

Sa réplique fusa entre ses dents, avant qu'elle ne poursuive à voix haute :

—J'ai tendance à penser que ses dépêches du front espagnol sont aussi bonnes, voire meilleures, que celles de son compagnon.

Il posa son regard sur elle, sourcils froncés en signe de confusion. Il était facile de deviner ce qu'il pensait : comment diable une simple secrétaire pouvait-elle le savoir ?

—Eh bien, chacun son opinion. L'étranger est dangereux. Il faut sans cesse garder son sang-froid dans des situations périlleuses. Et par-dessus tout, je ne suis pas fait pour le mariage.

—Oh, répéta Georgie sans insister plus.

Pas de déploiement d'ironie : il n'en valait pas la peine. Elle observa à nouveau la piste de danse, véritable kaléidoscope coloré et mouvant. La musique envahissait chaque recoin de la salle. Les gouttelettes en cristal du chandelier se balançaient dans la fumée de cigarette et la chaleur humaine.

Il termina son cocktail d'un trait, y puisant peut-être du courage, puis il lui tendit une main confiante.

—Voulez-vous danser ?

Georgie désigna ses pieds et fronça le nez.

—Merci, mais mes pieds me soufflent que la piste de danse est bien trop dangereuse pour moi.

Une seconde, il plongea ses yeux d'un bleu intense dans les siens. Réalisant qu'il avait été snobé, il fit volte-face sans un mot, puis marcha jusqu'à la première femme seule au bord de la piste. Il la força presque à le suivre dans la foule des danseurs.

Georgie vida son verre avant d'en commander un autre. Malgré ses orteils endoloris et sa robe trop petite, la soirée avait été particulièrement divertissante.

Paranoïa

Berlin, 28 juillet 1938

Les battements de son cœur s'accéléraient. Il pressait le pas dans la rue animée. Sa respiration saccadée l'oppressait. Des filets de sueur ruisselaient entre ses omoplates, et sa chemise lui collait à la peau alors qu'il s'élançait sous le soleil dont les derniers rayons éclairaient l'horizon berlinois. Son cerveau était en ébullition, ses jambes agissaient d'elles-mêmes – la paranoïa et la peur étaient un carburant efficace. Devait-il jeter un œil derrière lui pour vérifier s'il était suivi ? Pourrait-il semer son poursuivant si tel était le cas ? Un seul but : rentrer chez lui. Au dernier tournant avant d'atteindre sa rue, il s'arrêta devant une colonne recouverte d'affiches politiques. Il fit semblant de lire tout en se déplaçant afin de regarder derrière lui de manière naturelle. Au plus profond de son cœur, il savait que cette peur soudaine, qui le consumait, était irrationnelle, mais il ne pourrait s'en débarrasser avant d'être chez lui. Heureusement, aucun membre de la Gestapo ne faisait mine de flâner en le surveillant du coin de l'œil. Quoique... Comment reconnaître un membre de la Gestapo ? C'était l'été et ils ne portaient plus ces manteaux en cuir typiques. De plus, ils n'étaient pas du genre à s'annoncer. Il s'élança de nouveau dans sa rue.

—Rubin ! Que fais-tu à la maison si tôt ? lança Sara, qui émergea de la cuisine en s'essuyant les mains sur un torchon. Tu as été renvoyé ?

Son épouse parut soudain alarmée : et s'ils n'avaient plus de quoi se payer à manger ? Ces derniers temps, n'importe quel travail était vital.

—Non, tout va bien, Sara, mentit-il. J'étais dans le coin. Comment va Elias ?

—Bien. Plus stable aujourd'hui. Il somnole, là.

—Bien, répondit Rubin en soupirant de soulagement. Il n'y a pas eu d'appels ? Personne n'a cherché à le voir ?

—Non, pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle avec un malaise croissant. Tu es rentré juste pour me demander comment il va ?

Rubin était dehors quasiment du matin au soir, cherchant sans cesse du travail : chauffeur, traducteur... Il était prêt à décharger et ranger des marchandises. À n'importe quoi.

—Non, avoua-t-il, le visage crispé d'inquiétude. Mais j'ai besoin de te parler. Viens dans la cuisine.

—Mais je ne comprends pas, gémit Sara en serrant sa tasse de café dans ses mains. Tu veux dire qu'ils l'emmèneraient, juste parce qu'il ne peut pas travailler ? Ils le mettraient en prison pour ça ? Il est malade, Rubin. Ce n'est pas un criminel.

Rubin remplit de nouveau leurs tasses de café. Il était marron clair, bien trop léger.

Sara n'était pas naïve et savait de quels excès était capable le Reich, mais elle était de nature optimiste.

—Ils n'appellent pas ça une prison, mais un camp de détention préventive.

—Préventive ? Pour les protéger de quoi ?

Les traits de Sara, déjà creusés, se froissèrent dans une expression d'incompréhension.

— Nous nous occupons d'Elias depuis son accident. Ce n'est un fardeau pour personne, surtout pas pour ce maudit gouvernement.

— Je sais, ma chérie, mais ce n'est pas ce que pensent les nazis. Et il est juif. Deux choses contre lui.

— Tu en es certain ? dit-elle, horrifiée. Ce n'est pas une simple rumeur ?

— Non. Je n'en suis pas absolument sûr, mais nous ne pouvons pas nous permettre de prendre le risque. Nous devons protéger Elias autant que possible.

— Qu'est-ce que nous allons faire ? demanda-t-elle, à court d'idées. Personne d'autre que nous ne peut s'occuper de lui. Où ira-t-il ?

Rubin leva les yeux au plafond : au-dessus de leur appartement, situé au troisième étage du bâtiment, il y avait un grenier envahi de toiles d'araignée. On y accédait par une trappe en bois. Des bribes de lumière filtraient au travers des tuiles, un courant d'air glacial également, durant l'hiver.

— Rubin, non ! protesta Sara, avec incrédulité. C'est mon frère. On ne peut pas l'enfermer dans le grenier. Pas avec cette chaleur. Jamais ! Sa vie est déjà assez pénible comme ça.

Rubin n'osa formuler sa pensée. Ce serait pire s'il était emmené : il mourrait.

Quelques jours plus tôt, au bar, il avait entendu deux hommes parler du fils d'un de leurs voisins, un adolescent qui avait toujours été considéré comme « un peu lent ». Du jour au lendemain, il avait été arraché de sa maison par des soldats de la Wehrmacht sans aucune explication. Ses parents, désespérés, ne savaient pas pourquoi ni où il avait été emmené. Rubin ne s'était pas trop attardé sur le sujet. Il s'était senti triste, comme tous les Juifs dans l'Allemagne nazie. Mais ce matin-là, il avait surpris une autre conversation qui lui avait causé un violent haut-le-cœur. Deux officiers SS se trouvaient devant l'hôtel Kaiserhof, le repaire favori d'Hitler et de ses proches. Ils fumaient nonchalamment, ne prêtant pas attention

à Rubin. L'un avait mentionné une opération de « nettoyage », simple étape d'une épuration plus large. Au début, Rubin avait eu du mal à comprendre de quoi ils parlaient et qui était visé, mais lorsque l'officier avait poursuivi, un frisson glacial avait assailli Rubin.

— Ils vont commencer avec les retardés mentaux, avait affirmé l'officier, puis les malades incurables et tous ceux qui ne peuvent pas travailler. Évacués ! Qui sait ? On pourrait avoir un balai assez costaud pour nous débarrasser de tous ces Juifs, hein ?

Les deux officiers avaient ricané en recrachant leur fumée alors que Rubin osait à peine respirer. Ils avaient jeté leur cigarette et étaient rentrés. Rubin avait alors couru à en perdre haleine, loin de leur aura sombre, jusqu'à sa maison, jusqu'à sa femme.

Plantée dans la cuisine, Sara le regarda avec incrédulité et terreur.

— Il n'y a pas d'autre solution ?

— J'irai arranger le grenier aussi vite que possible. Je ferai au mieux en évitant d'attirer l'attention.

Révélation

Aérodrome de Croydon¹, 2 août 1938

Elle était penchée, tirant sur son bas filé, quand elles envahirent son champ de vision : des Richelieu brunes, usées et tannées, passables grâce à la qualité du cuir. Elle ne reconnaissait pas ces chaussures. Mais la voix de leur propriétaire, qui résonna au-dessus de son crâne, la reconnut, elle.

— Bonjour ! Vous ici ?

Georgie se redressa et adopta la même expression que lors de leur première rencontre au Ritz : un demi-sourire forcé tout à fait maîtrisé. Celui de l'homme était plus chaleureux, mais tout aussi artificiel. Ses yeux erraient dans le salon de l'aéroport.

— Vos pieds ne vous martyrisent pas à nouveau, si ? s'enquit-il avec indifférence.

— Ce sont mes bas qui n'obéissent pas cette fois, répliqua-t-elle, irritée que l'étiquette exige qu'elle en porte par cette chaleur.

— Vous partez en vacances ? poursuivit-il.

— Non, non, balbutia-t-elle. Voyage d'affaires.

— Oh, répondit-il, concentré sur un petit groupe de voyageurs qui se pressaient autour de la porte d'embarquement.

1. Dans la banlieue de Londres. (N.D.E.)

Pour Georgie, c'était plus qu'une coïncidence. Elle plongeait tête la première dans la réalité avec la force d'une enclume lancée dans un océan sombre et profond. L'homme face à elle n'avait toujours pas compris. Son visage était illuminé par une bienheureuse ignorance alors qu'il continuait à scruter les alentours. Elle pria pour se tromper. Si ce n'était pas le cas, l'ironie était cruelle : la vie, et son éditeur, se jouaient d'elle.

— Je suis également en voyage d'affaires, dit-il. Je dois rencontrer quelqu'un ici, mais j'ignore à quoi il ressemble. Il fait partie de votre équipe, au *Chronicle*. Vous le connaissez probablement, non ? Georges Young ?

C'est maintenant ou jamais, songea-t-elle. Mieux valait éclairer sa chandelle, sinon ils en seraient toujours au même point quand ils embarqueraient. Elle tendit une main pour se présenter.

— Georgina Young. La plupart des gens me surnomment Georgie...

Enfin, il la regarda, comme frappé de stupeur : il écarquilla les yeux en signe d'incompréhension. Sa mâchoire lui en tombait et, de surprise, il lâcha sa main.

— Ou George, poursuivit-elle pour combler le gouffre vertigineux que la gêne avait creusé entre eux.

— Oh, réussit-il à articuler.

Était-ce vraiment tout ce dont il était capable ? Se montrerait-il toujours si peu loquace ?

Enfin, sa bouche grande ouverte se referma et il fut capable de prononcer quelques mots.

— Je... J'avais imaginé que...

— Oui, comme la plupart des gens, s'empressa de répondre Georgie. Vous n'êtes pas le premier et ne serez pas le dernier. J'y suis plus ou moins habituée.

Il la regarda bien en face. Dans son regard, aucune trace d'excuse. Aucune trace de malveillance non plus. Il s'agissait plutôt d'un sentiment de déception qu'elle ne connaissait que trop bien. Depuis leur rencontre, elle le soupçonnait de

partager l'opinion de la majorité des journalistes de Fleet Street qui croyaient fermement que les femmes étaient incapables d'être des journalistes sérieuses, et qu'elles devaient être reléguées à la presse mondaine ou aux pages de mode. Elle avait en tête une longue liste de journalistes, à la fois icônes et héroïnes, mais elle ne se donnait plus la peine d'en parler : c'était trop ennuyeux.

Elle redressa les épaules et se tint bien droite : Georgie Young avait gravi les échelons et méritait son poste. Elle devait juste le prouver. Et visiblement, il était temps. Il se remit enfin de ses émotions et se ressaisit, en bon gentleman. Ses bonnes manières prirent le dessus sur le préjudice ressenti et il lui tendit la main.

—Max Spender.

Elle remarqua que sa paume était froide alors que la sienne était moite, à cause de l'embarquement imminent. Sa main était toujours dans la sienne, il hésita. Puis, il se rembrunit, fouillant probablement les recoins sombres de sa mémoire.

—C'était vous qui aviez obtenu l'exclusivité avec Diana Mosley, non ?

Son visage s'assombrit encore, n'exprimant pas la moindre admiration : il était désormais suspicieux.

—Oui.

À l'époque, Georgie avait été enchantée d'être la seule à pouvoir interviewer l'aristocratique épouse du fasciste le plus important, même si elle avait conscience que les autres journalistes étaient consternés d'avoir raté l'exclusivité. Des rumeurs avaient alors circulé : on disait qu'elle avait utilisé des moyens peu recommandables pour obtenir l'information.

—J'avais de bons contacts, se justifia-t-elle.

Et c'était entièrement vrai... mais visiblement, Max Spender n'en croyait pas un mot. Ses traits étaient accusateurs et elle dut s'armer de courage pour soutenir son regard ferme. Qui baisserait les yeux le premier ?

— Alors... À ce qu'il paraît, nous allons travailler ensemble, dit-il enfin d'un ton qui laissait supposer qu'il faisait contre mauvaise fortune bon cœur.

Il n'entrait pas en guerre contre elle : il mettait temporairement ce sujet épineux de côté.

— Vous avez déjà été envoyée à Berlin en mission, m'a dit mon patron. Et vous parlez allemand ?

— Oui, répliqua Georgie. J'y suis allée en 1936 pour les Jeux olympiques. Bien sûr, je n'avais pas mes quartiers au centre-ville comme bon nombre de correspondants de presse, mais j'ai pu assister un peu à l'événement. Et j'ai un plan. Je peux affirmer sans risque que nous ne nous perdrons pas.

— Je suis certain que nous serons capables de nous débrouiller tout seuls en un rien de temps, répondit-il rapidement, ne prenant même pas la peine de sourire.

C'était un indice de taille : il envisageait vraiment d'avoir le moins de contacts possible avec elle. Comme si elle était infréquentable et indigne de confiance.

Bien joué, Georgie ! Bon début !

— Quel est votre niveau en allemand ? lança-t-elle avec une curiosité non feinte.

Ses traits se durcirent. Cette fois, il ne put rester impassible.

— Passable.

— Mauvais, donc ? répliqua-t-elle avec un sourire artificiel, teinté d'une suffisance qu'elle ne put contenir.

C'était presque cruel, mais il avait la monnaie de sa pièce. C'était une petite vengeance, pour toutes les fois où ses consœurs et elle-même avaient été obligées d'endurer des plaisanteries masculines douteuses, un sourire de circonstance plaqué sur leurs bouches soigneusement recouvertes de rouge à lèvres.

Cette fois, Max entrouvrit les lèvres, qui dévoilèrent ses dents blanches et bien alignées. Un soupir s'en échappa.

— J'ai passé des semaines à lire un dictionnaire allemand, mais je ne sais que dire bonjour et commander une bière.

—Eh bien, ça pourrait vous mener plus loin que vous ne le pensez ! Quoi qu'il en soit, mon allemand est un peu rouillé. Mais je suis capable d'au moins une chose : nous commander à dîner. Alors restez près de moi et, au moins, nous ne mourons pas de faim !

L'espace d'un instant, Georgie supposa qu'il s'adoucissait un peu : il acquiesça, l'air vaguement reconnaissant.

—Peut-être pourrions-nous boire un verre avant d'embarquer ? suggéra-t-il.

—Je suis tout à fait d'accord, dit-elle, heureuse de cette opportunité.

Elle ne buvait guère, n'avait jamais eu besoin d'alcool, mais la perspective de son premier vol dans un gigantesque tube de métal à plusieurs milliers de mètres au-dessus du sol était bien plus intimidante que leur destination, à ses yeux. Un petit verre pourrait peut-être relâcher les nœuds dans son estomac.

D'un trait, elle vida son whisky, et la glace qui fila droit dans sa gorge la fit hoqueter et avaler péniblement.

—Doucement ! dit Max. Seriez-vous nerveuse ?

Elle ne pouvait décemment le nier : c'était son tour à lui d'avoir la main, lui qui était un vétéran en la matière. Elle lui avoua qu'elle n'avait jamais pris l'avion. Il ne s'attarda pas là-dessus et cette fois, il se montra magnanime en lui donnant un conseil.

—Occupez-vous pendant le décollage et l'atterrissage. Avez-vous emporté un livre ?

Elle acquiesça.

—Bien. Et si ça ne va vraiment pas, pensez aux pilotes. Ils ne sont pas nerveux et pourtant ce sont eux qui conduisent ce foutu engin ! C'est ce que ma mère m'a toujours dit.

Il sourit brièvement, soudain ailleurs, fixant son verre avec nostalgie.

—Merci, je m'en souviendrai.

Mais quand ils marchèrent sur le tarmac, son angoisse la saisit de nouveau. L'avion n'était guère plus que de la tôle ondu-

lée. Des gouttelettes de sueur mouillèrent sa nuque. Elle fixa d'un œil méfiant les trois hélices, paraissant si minuscules et pourtant censées propulser une charge aussi immense en plein ciel. Charge dont elle faisait partie. Les autres passagers semblaient relativement détendus. Elle devait se rappeler les propos rassurants de Max : des milliers de gens prenaient l'avion tous les jours et survivaient. Quand le moteur se mit à vrombir en prévision du décollage, elle ouvrit son livre et tenta de maîtriser sa respiration. Elle espéra dégager un calme absolu alors qu'elle ressentait tout le contraire.

Une fois dans les airs, alors que le whisky adoucissait gentiment son angoisse, Georgie s'immergea dans sa lecture. Son choix – *The Trouble I've seen*, de son héroïne Martha Gellhorn – n'était pas un choix délibéré pour irriter Max Spender, mais la coïncidence était plaisante. Elle tenait l'ouvrage à hauteur du visage, bien visible, en partie pour s'amuser, mais aussi pour afficher les couleurs du drapeau féminin qu'elle brandissait fermement. Quant à Max, il lisait le *Daily Express*. Il fronçait les sourcils devant un article mentionnant la nouvelle Autriche, encore à ses balbutiements. Les nazis l'avaient tout simplement envahie en mars, déclarant qu'elle appartenait désormais au territoire allemand. Encouragés par cette action, les Allemands vivant dans les Sudètes tchèques se battaient pour s'allier à leur pays d'origine et semblaient gagner en puissance. Il y avait eu peu de protestations au niveau mondial, semblait-il. Surtout pas un mot des politiciens anglais. Ils étaient en mauvaise position puisque les gouvernements américain et anglais refusaient les réfugiés juifs.

Même si l'été n'avait pas été étouffant, Berlin promettait d'être sur des charbons ardents. Pourtant, aux yeux de la population anglaise, le chancelier Hitler était un petit homme étrange et moustachu, qui aimait se promener en short et aboyer au micro devant de grandes foules qui l'idolâtraient. Les correspondants parlaient d'une réelle menace : il s'agissait d'écrivains et d'analystes qui suivaient son ascension fulgu-

rante et les mesures sévères qu'il transformait en lois, dirigées essentiellement contre les Juifs. Aux yeux de Georgie, Hitler était à la fois étrange et effrayant et elle souhaitait faire part de cette impression à travers ses écrits. De manière objective et professionnelle.

Elle ressentait déjà ce mélange d'appréhension et d'excitation à l'idée d'être celle qui rendrait compte de la politique en Allemagne. Ce n'était pas simplement parce qu'elle signerait ses articles en son propre nom, même si cela l'enchantait... C'était aussi et surtout dû au fait que ses mots pourraient éclairer la pensée de quelqu'un. Endosser la responsabilité de dire la vérité était une sensation folle : elle allait façonner une infime partie de l'histoire. Elle en connaissait un rayon sur le débat au sujet de la subjectivité journalistique. Malgré tout, elle croyait ardemment en une presse libre. C'était la raison pour laquelle elle était devenue journaliste. Et si on avait besoin de liberté d'expression et d'objectivité, c'était bien au sein d'une dictature menée par un petit homme aux idées mégalos.

Le vol dura trois heures et fut seulement interrompu par une descente saccadée et un plein de carburant à Paris. Trois heures durant lesquelles ils défièrent les lois de la gravité dans leur caisson amélioré. Ils traversèrent les nuages et Georgie observa la mer et la terre, tout en bas, à peine visibles.

Pendant l'atterrissage, elle se sentit nerveuse et excitée. Le patchwork de champs verts avait laissé place à des pistes d'atterrissage en béton gris : ils atteignaient leur destination. Le hublot était recouvert de gouttelettes de brouillard. Elle colla son nez contre la vitre, désireuse d'en voir plus, et c'est à ce moment-là qu'elle vit quelque chose, à travers une brume blanche : une balise rouge perçant à travers le ciel opaque, une longue ligne qui semblait se balancer en rythme. Quand l'avion s'immobilisa, tout devint clair dans la chaleur de midi : la ligne bougeait. Il s'agissait en fait d'énormes drapeaux rouge sang qui flottaient au-dessus du terminal. Chacun était orné en son centre d'une croix gammée noire, dans son cercle

blanc. Le spectacle était à la fois austère et impressionnant. C'était l'effet escompté. Peut-être s'agissait-il d'accueillir chaleureusement les nouveaux arrivants... Mais Georgie en doutait. L'éclat du soleil formait une toile de fond éblouissante et pourtant, pour elle, la bande rouge écrasant la façade beige du terminal était un nuage sombre et menaçant. Une tempête de croix gammées. Et elle était sur le point d'entrer au cœur de cette tempête. De son plein gré.

Une voix résonna dans le petit haut-parleur de l'avion :

—Merci d'avoir voyagé avec Lufthansa, mesdames, messieurs, lança l'hôtesse d'une voix vive et accentuée. Bienvenue dans la grande capitale allemande. Berlin.

À l'arrière de l'avion, une voix retentit, claire et bien audible :

—*Heil Hitler !*